

ENTENDRE, VOIR, SENTIR, AMENAGER : LES LANDES DE GASCOGNE

Marie-Dominique RIBEREAU-GAYON*

De l'antiquité à nos jours, forêt et lande rase vouée au pastoralisme ont tour à tour dominé les quelque 1,2 million d'hectares des Landes de Gascogne.

Au XIX^e siècle, l'extension accélérée de la forêt artificielle avec une seule espèce, le pin, est la conséquence d'une loi de 1857 qui a obligé les communes à vendre à des particuliers les landes communales - jusque-là pacagées par des brebis - afin de les drainer, les défricher et les ensemercer en pin. L'objectif économique du boisement était double : produire de l'essence de térébenthine par distillation de la résine extraite par les gemmeurs et fournir du bois d'œuvre à la marine nationale¹. En dépit de ces vastes mouvements d'accordéon, une constante se dégage du discours sur le paysage landais : il s'agit toujours d'un paysage hostile à l'homme, au voyageur d'abord du Moyen Âge au XVIII^e siècle, puis à ses propres habitants par la suite.

Les landes sont, pour reprendre l'expression d'Alain Corbin, un « territoire du vide » où les individus sont immobiles, où il n'existe ni bruit, ni mouvement et où seuls l'odorat et le goût sont désagréablement éveillés, l'un par les puanteurs des marais l'autre par les relents d'œuf pourri dans l'eau de consommation ou encore par la cuisine : « J'ai été obligé d'être quatre jours entiers par ce maudit chemin où il semble que le ciel n'ait jamais versé une seule goutte de ses bénédictions ; car enfin, il faut vous figurer que vous ne trouvez dans un si grand espace, ni ville, ni village, une terre inculte, tantôt broussaille, tantôt sable, tantôt bois de pins, une chaleur insupportable, de fort méchant vin, du pain fort noir, de l'eau fort puante... Pour de la viande vous n'en sauriez trouver : on peut seulement vous y

* EHESS/CNRS, Toulouse Montuard 33670 Créon

¹ Vers 1950 ce sont d'immenses incendies qui entraînent la considérable réduction de la forêt dont une partie est reconvertie en cultures extensives de maïs.

faire quelque fricassée de poulet mais au lieu de beurre, ils se servent d'une graisse si vilaine et d'un si mauvais goût qu'elle me faisait soulever le cœur » (de Lataulade, 1666, cité par Toulgouat, 1974, p. 62).

C'est sur ce vide supposé que le visiteur - nous ne nous occuperons guère ici de la vision des autochtones - projette les représentations de sa culture dont j'évoquerai les grandes évolutions en insistant sur le XIX^e siècle afin d'en montrer l'influence sur les perceptions de l'environnement, au sens sensoriel et au sens culturel, et sur les choix d'aménagement.

Du Moyen Âge au XVIII^e siècle : un non-paysage

Au Moyen Âge les documents, tels le guide des pèlerins de Saint Jacques de Compostelle rédigé vers 1150, insistent sur l'absence de ressources en nourriture et en eau potable, sur l'absence de ce qu'on appellerait aujourd'hui les infrastructures touristiques et sur la difficulté à circuler dans un pays détrempé. La question qui domine alors est : comment survivre à la traversée de ce « pays désolé où l'on manque de tout » ? Le meilleur moyen est encore d'éviter d'y aller !

À partir du XV^e siècle ce qui rebute le voyageur c'est l'absence de cultures, la dispersion extrême de l'habitat, le manque d'hommes, la végétation sauvage si continue qu'on s'y égare facilement, la difficulté à circuler dans le sable qui épuise les chevaux, la traîtrise des sables mouvants. « Tout ce pays qu'on appelle les landes de Bordeaux, est inculte et inhabité : là où il y a des ombrages et des eaux, on voit aussi des villages ; partout ailleurs le dénuement est grand, les routes mauvaises à cause du sable qui est très haut, de la boue et des marécages. S'il en est ainsi au mois de juin, je pense qu'en hiver on ne doit pas y pouvoir passer. C'est encore bon si l'on ne s'égare pas en chemin, la plaine étant tout encombrée de fougères, de tamarins et d'autres plantes qui font broncher les chevaux et les harassent. » (Navagero, 1528, cité par Toulgouat, 1974, p.48).

Un thème nouveau apparaît pour la première fois en 1575 : celui de l'envahissement des forêts et des bourgs côtiers par le sable des dunes littorales, thème systématiquement repris par la suite. Au fil des documents et du temps on constate que le mouvement des dunes semble s'accélérer et prendre de plus en plus d'ampleur, surtout quand les impôts menacent.

Les autochtones sont en effet très tôt conscients du regard négatif qui est porté sur leur pays et ils entendent en tirer bénéfice. À partir des suppliques qu'ils adressent aux autorités et des cahiers de doléances on peut caricaturer leur message ainsi : « Notre sol est stérile et le peu de champs qu'on a disparaît régulièrement sous les sables, nous manquons de bras, à cause de nos marais nous sommes trop malades pour travailler etc..; bref, notre pays est vide, nous n'existons pas, alors laissez-nous tranquilles, ne nous réclamez pas d'impôts, donnez-nous éventuellement des subventions ». Le système est longtemps efficace puisque les habitants des landes sont successivement exemptés de toute imposition au XV^e siècle par Charles VII, au XVI^e par Henri II, par les ducs d'Albret au XVII^e, etc...Les autochtones se garantissaient ainsi une indépendance certaine. La tactique se heurta néanmoins finalement à sa propre logique lorsque l'empire décida d'apporter une réponse radicale et définitive à la misère chronique en éliminant ce qui semblait la produire, c'est-à-dire d'abord le gaspillage des terres par le recul des sables dunaires puis la stérilité de la lande rase, enfin les maladies chroniques engendrées par le voisinage des marais.

Revenons donc à l'ensablement dont la première mention ne concerne que la région de Soulac, bourg côtier du Médoc : « ie vit donques une forest desia la plus patt couverte de sable...et visme aussi près de la mer, au milieu de ces grandes montaignes de sable, des maisons que les gens du pays navaient oncques vues que depuis peu de jours, ni oui parler d'elles, lesquelles se découvraient peu à peu, ainsi que sable marche avant et gane païs. En approchant plus près pour mieux reconoistre ces choses, arrivâmes à la cime d'un mont qui, de loin, nous découvroient quelque clocher : là, nous trouvasme un temple, dedans lequel il nous fut aise d'entrer par là, où il avait été autrefois le toit. » (E. Vinet, Antiquités de Bordeaux, cité par Toulgouat, 1974, p.50).

S'il est vrai qu'à cette époque se formèrent les dunes modernes qui bloquèrent progressivement l'écoulement des eaux vers la mer, constituant ainsi les lacs interdunaires qu'on connaît aujourd'hui, cela a tout de même pris deux siècles environ, de sorte que le mouvement des sables n'est pas des plus rapides². Mais l'imagination, elle, continuait à galoper, au point qu'en 1791 un rapport administratif informait le gouvernement de la République que la ville de Bordeaux elle-même risquait d'être incessamment recouverte par les sables alors qu'elle se trouve à 60 km de la côte.

²Aujourd'hui les dunes reculent d'environ un mètre par an.

Brève anecdote, l'ensablement était devenu une véritable catastrophe nationale au XVIII^e. En conséquence, par arrêté de 1801, un immense et coûteux programme fut mis en place pour fixer les dunes par ensemencement en gourbets et pins ; ce programme se poursuit aujourd'hui sans que les voix qui se sont élevées pour douter de son utilité et de son efficacité - les dunes, même enrésinées, reculent - puissent se faire entendre.

Jusque vers la fin du XVII^e ce qui frappait le visiteur c'était donc en somme le peu d'impact de l'homme sur le paysage : l'agriculture landaise, extrêmement intensive et concentrée autour des habitations, n'occupait effectivement que de très petites surfaces par rapport à l'immense surface en lande ou en forêt, de sorte que cette activité - pourtant très originale puisqu'elle fournissait jusqu'à trois récoltes par an sur les mêmes terres sableuses sans assolement ni rotation de cultures - n'était guère visible.

L'engouement pour le phénomène de l'ensablement ne peut alors s'expliquer que par l'idée qu'on se faisait à l'époque d'un paysage. Le mot paysage, apparu dans le vocabulaire au XV^e siècle, désignait alors uniquement le paysage façonné par les paysans, ce qu'illustrent bien les tableaux de l'époque qui représentent toujours des champs soigneusement cultivés entourés de haies bien contenues.

Selon cette définition, on le voit, la nature landaise, apparemment peu cultivée, ne pouvait pas être perçue comme un paysage digne de ce nom. Dans ce cadre, le mouvement des sables apparaissait vraisemblablement comme le signe manifeste d'une nature sauvage incontrôlée, menaçant la civilisation humaine qui reposait sur l'agriculture, symbole d'une nature trop faiblement anthropisée.

La faible anthropisation était bien alors le problème essentiel puisque, avant de se résoudre à engager le programme de fixation des dunes, on avait envisagé d'accroître et « régénérer » (sic) la population par l'envoi massif de soldats déserteurs ou invalides, de filles mères, de prostituées, de mendiants, de bagnards, de malades incurables etc..³. L'empire se contentera, pour sa part, d'escompter que l'attrait d'une riche industrie, basée sur l'exploitation du pin, suffise à attirer un surcroît de population.

³ Le ministre Belin se fit en 1761 l'avocat de cette idée auprès du roi. Voir aussi G. DESBIEY, 1776, p.86-87

Le XVIII^e siècle : époque romantique puis terre de mission

Pendant que les dunes continuent à presser le mouvement, au XVIII^e siècle de nouveaux thèmes apparaissent dans les descriptions. On s'attarde maintenant sur la platitude où rien n'attire l'œil, où on se perd très facilement en l'absence des repères visuels et sonores que donnerait l'activité humaine s'il y en avait une. Bref, c'est « le pays le plus ennuyeux du monde » (G. Mamier, 1726, cité par Toulgouat, 1974, p.92.)⁴.

Cet accent nouveau sur le manque de relief est lié à la mode romantique des voyages pittoresques qui se répand de la fin du XVIII^e au milieu du XIX^e siècle environ. Jusqu'alors le pittoresque était ce qui est « digne d'être peint », soit la beauté classique ; désormais le pittoresque sera ce qui est spécial, rare.

Dans tous les arts, le paysage cesse alors d'être un simple décor à l'action humaine, religieuse ou mythologique pour devenir un sujet à part entière, le miroir des passions. De là l'intérêt pour les grandioses spectacles de la nature : la montagne, les tremblements de terre, les volcans, les tempêtes, etc..

On le comprend, la monotone et plate nature landaise n'offrait pas à l'artiste romantique les émotions puissantes qu'il recherchait. Victor Hugo, Hector Taine et bien d'autres traversèrent les Landes en vitesse - ou prétendirent l'avoir fait en se contentant de plagier leurs prédécesseurs - pour se rendre dans les Pyrénées, là où les attendaient les grondements de cascades, les chaos rocheux, les gouffres vertigineux, etc.. bref, les véritables émotions romantiques. Par contraste, les Landes ne servaient guère que de faire-valoir aux Pyrénées et continuaient à ne pas être vues pour elles-mêmes : « C'est en entrant dans ce vaste désert que l'œil étonné d'une uniformité d'aspect inattendu est tout surpris d'apercevoir jusqu'à cinquante lieues de distance la petite pointe des Pyrénées, dont la cime altière se perd dans les nues. Le tableau des Pyrénées, vu des Landes de Bordeaux, présente un contraste d'autant plus frappant que si l'on excepte quelques dunes ambulantes au gré des vents, le spectateur n'aperçoit pas la plus petite inégalité du sol, dans la vaste étendue de pays dont il est environné de toutes parts. Il ne voit que lui seul, au milieu d'un vaste univers dépouillé de tout. Il aperçoit quelques bouquets de pignadas, jetés éperdus ça et là, dans la vaste étendue de l'horizon et il semble que la nature et l'art se

⁴ Rappelons que « ennui » a un sens très fort à l'époque.

soient disputés le droit, malgré la sallie des pignadas d'égaliser le sol et d'en aplanir la surface, au point que le tout semble dressé à la règle et au cordeau. Aussi, rien n'est plus ennuyeux, plus insipide à l'œil que l'aspect des Landes de Bordeaux. Le ciel seul circonscrit le point de vue : les monts Pyrénées aperçus dans le lointain font, il est vrai, un superbe contraste au tableau. » (Flamichon, 1772, cité par Toulgouat, 1974 p.95). Ces nouvelles causes de dégoût ne se substituent pas aux précédentes mais s'y ajoutent, de sorte que désormais l'inconfort est autant psychologique qu'esthétique ou physique.

Les romantiques, on le sait, sacralisaient les espaces naturels intouchés par l'homme, plus que tout autres aptes à faire percevoir à l'homme l'immensité du génie divin. C'est d'ailleurs le regard que les Landais portent sur leur paysage où les contemplatifs bergers sont les privilégiés de l'expérience mystique. « Un jour...un très vieux berger,...me parlait de...la bonne race pastorale qui vivait l'heureuse, dans les vagues songeries de l'espace sans bornes et du perpétuel rien-faire, si étrangement...On comprend sans peine quel attrait puissant devait exercer à la longue sur un esprit forcément voué à la solitude et au rêve la vue de cette incommensurable étendue plane où seuls ces rares flocons bleus [les pins] égarés au fin fond du vide entourant et qui en faisaient l'infinie poésie, appelaient éternellement son regard » (Arnaudin, 1^{re} édition 1920, 1988 p 50).

On pouvait alors espérer que le regard des étrangers et celui des autochtones coïncideraient enfin et que le paysage landais occuperait une place de choix dans l'imaginaire romantique. Il n'en fut rien parce que les Landes étaient pensées comme une terre oubliée non seulement des hommes, mais de Dieu; en effet, pour rendre les Landes habitables « il faudrait que le Créateur séparât une seconde fois les eaux des eaux, qu'il affermit la terre, qu'il enchaînât les vents, qu'il élevât des montagnes et fit jaillir des sources; il faudrait une nouvelle Création » (de Saint-Amans, 1918, 1988 p 43).

Non content d'avoir été oublié par Dieu, l'ensemble du paysage où se produisent des phénomènes étranges semble encore pencher tout entier du côté du diable. Les rares bruits qu'on y entend sont en effet des plus trompeurs. « Excepté ces bergers...rien n'animoit pour nous ce paysage triste et monotone, que le chant de la spipolète légère...Le ramage doux et flûté de cette espèce d'alouette...produisoit une illusion d'acoustique bien singulière.

Il frappait notre oreille sans qu'il nous fût possible d'assigner la distance de laquelle il étoit entendu. Le plus souvent il nous sembloit très éloigné, lorsqu'il ne s'élevoit cependant qu'à deux pas de nous dans la bruyère...Ce prestige...tenoit-il à une disposition particulière de l'atmosphère, à la vaste étendue de la plaine dénuée de toute espèce d'arbres, ou au silence absolu qui régnoit et sur la terre et dans les airs? » (de Saint-Amans, 1^{re} édition 1918, 1988 p.36).

Encore faut-il ajouter à ce phénomène les bruits de pas qu'on entend sous les dunes, que les géologues attribuent au ruissellement des eaux de pluie sur la couche dure de l'aliôs, et les Landais aux fées; les voix humaines qui semblent très proches, alors qu'il n'y a personne à des kilomètres à la ronde, et dont il vaut mieux ne pas chercher à se rapprocher car elles vous entraînent vers la Mort; les pétarades de l'océan qu'on met au compte des colères d'un monstre marin; les bavardages prophétiques des pins etc..

Les rares mouvements qui animent le paysage ne sont pas plus rassurants. Outre celui des dunes de sable qui font, au fil des siècles, disparaître et reparaître des constructions, ce sont encore les fontaines et les sources qui peuvent changer de place du jour au lendemain ce qu'on explique scientifiquement par une radioactivité naturelle élevée ou, plus poétiquement, par l'envie que les fontaines ont de se venger d'une insulte.

L'œil, lui aussi, est soumis à de nombreux mirages. Par temps sec et chaud, on peut voir dans la Lande rase les granges à moutons s'élever en l'air et y rester quelques minutes avant de redescendre; trois soleils « sauvages » - phénomène de parélie - brillent parfois ensemble; enfin, selon le temps, les Pyrénées peuvent sembler si proches qu'on y distingue les villages à quelque 200 km.

Phénomènes naturels, mirages visuels et acoustiques, contribuent à faire des Landes un paysage surnaturel inquiétant; d'ailleurs, quand l'air tremble lors des fortes chaleurs, ne dit-on pas que ce sont les chèvres du diable qui dansent?

Le nez n'est pas mieux loti que l'oreille ou l'œil. L'odeur répugnante de la pelisse du berger est repérée par les nez délicats des voyageurs, surtout à partir du XVIII^{ème} siècle: « Nous autres, moutonniers, les femmes disent qu'on pue le Diable comme bouc ou bélier. Nous on se sent plus, bien sûr; mais parce

que notre odeur de suint, d'urine et de fromage est la plus forte, on n'a plus d'odorat non plus pour ce qui sent bon » (Boussinot, 1976, p.132).

Or, à cette époque apparaît une nouvelle sensibilité olfactive. On découvre d'abord la puanteur effroyable de la ville, puis l'odeur des corps qui travaillent, puis, avec l'industrialisation vers la fin du siècle, c'est l'odeur du pauvre qui envahit l'espace mental.

Pendant tout le XIX^e siècle on traque le miasme avec d'autant plus de virulence que, avant les découvertes de Pasteur, la médecine officielle voit dans la mauvaise odeur le véhicule de la maladie : remplacer les puanteurs par de bonnes odeurs revient à écarter le mal et en particulier les risques d'épidémie (Corbin, 1986). Les marais qui, jusque-là, ne dérangent personne deviennent la cible prioritaire des hygiénistes.

Le berger landais cumulait, on le voit, tous les désagréments olfactifs : son corps sentait l'animal, il fréquentait les émanations nauséabondes et toxiques des marécages au long de ses parcours dans la lande et il était pauvre. En outre, pour les autochtones, le berger, par sa fréquentation des marais où traînaient les esprits des ancêtres, était un médiateur primordial entre les puissances célestes et infernales, entre les vivants et les morts.

Ce sera donc une œuvre de salubrité publique que de l'éliminer en éliminant, par la culture de « l'arbre d'or », la lande qui le fait vivre et les zones humides qui sont de véritables « asiles de la fièvre et de la misère..cloaques infects de la mort » (Sargos, 1984, p.78). Un des principaux arguments en faveur de l'extension de la culture du pin est bien, en effet, que le pin détruira l'humidité stagnante des marais et des lagunes et ramènera la santé chez les landais rongés par les fièvres paludéennes et la pellagre (Traimond, 1992). « L'air est très malsain dans tous les lieux qui bordent les marais et les étangs de ce canton. Dans l'été et surtout dans l'automne, les naturels mêmes du pays s'y trouvent incommodés de violents maux de tête et de fièvres très difficiles à extirper. Le peuple se familiarise avec ces fièvres qui l'empêchent rarement d'aller aux travaux champêtres, mais qui le rendent languissant, d'une couleur plombée et d'une figure qui le ferait croire attaqué de l'hydropisie. Les différentes paroisses ne sont pas également bien pourvues d'eaux salubres pour en désaltérer les habitants. Les hommes et les animaux paroissent en souffrir dans les lieux dont le sol est presque à niveau avec la surface des marais et des étangs au bord desquels

ils vivent..Et cette eau, quoique bien transparente, est plus ou moins colorée, dégoûtante à boire et toujours pesante à l'estomac » (Desbiey, 1^{re} édition 1776; 1991, p.40).

En plus de la puanteur du berger l'enrésinement doit donc mettre fin à l'agression olfactive venue des marais. Ce sont des lieux de stagnation, de fermentation et de décomposition où se mêlent les débris végétaux et les cadavres putréfiés de tout un petit monde antipathique. Le marais est pensé comme une plaie ouverte qui met la surface de la terre en contact permanent avec la putréfaction du sous-sol, par des émissions de vapeurs fétides. Cette vie, imperceptible à l'œil est trahie par la puanteur et les effets supposés de cette puanteur sur la santé des riverains. Or le sous-sol est, dans le système de représentation occidental, le lieu de l'enfer. Ce sera donc faire œuvre de chrétien que de fermer les portes de l'enfer en éliminant les zones humides.

En 1773, l'Académie des Sciences de Bordeaux lance un concours assorti d'un prix, sur les moyens à mettre en œuvre pour éliminer la misère des Landes, « répandre l'émulation des bonnes mœurs dans nos Campagnes, en faisant couronner et doter la vertu, récompenser les talents qui présenteront à la Patrie des moyens d'augmenter son bonheur et sa gloire » (Desbiey, 1^{re} édition 1776; 1991 p.40).

Si les emplacements choisis diffèrent, les propositions ne varient guère sur le principe : ouvrir des canaux navigables jusqu'à l'océan pour faciliter les transports commerciaux et purifier les eaux de surface consommées; quadriller les terres de canaux de drainage; construire des routes carrossables hors sable; enfin, planter des pins. Tout ceci était réalisé sur un million d'hectares à la fin du XIX^e siècle, à l'exception des canaux navigables, jugés trop coûteux (Sargos, 1943).

Au bénéfice matériel s'ajoute l'idée que les grands travaux à réaliser permettront d'éliminer les vices de la main d'œuvre importée, autant que ceux des autochtones, « espèces de sauvages, par la figure, par l'humeur et par l'esprit » qu'un naufrage réjouit, « catholiques superstitieux et mal instruits dans leur religion »⁵. On reconnaît là l'idée que le travail est rédempteur, idée mise en œuvre à grande échelle à la même

⁵ Sur les bienfaits du travail, voir Desbiey, 1776; p.86-87; Lamoignon de Courson, 1714 et Masse, 1715 cités par Toulgouat, 1974, pp. 73 et 91. Des ecclésiastiques, comme le Chanoine Desbiey concourent à l'élaboration de programmes de mise en valeur des landes et d'autres, parallèlement, tels les Abbés Césaire et Foix entreprennent la collecte des superstitions populaires de la région pour extirper le paganisme.

époque en Grande-Bretagne dans les ateliers de charité pour orphelins, mendiants et autres déshérités.

Avec l'extension du pignada se développe le gemmage, l'extraction de la résine, et avec le gemmage augmente le nombre de résiniers. Le résinier, qui remplace peu à peu le berger au fur et à mesure que la pinède s'étend, s'avance dans un nuage de parfums sains et toniques ; si le berger puait, le résinier, quant à lui, est en odeur de sainteté. Par son travail il diffuse dans l'air ambiant les bonnes odeurs de la résine, de la sève de pin, de l'essence de térébenthine qui ont de nombreuses fonctions thérapeutiques et ce, tout en rapportant de l'argent aux grands négociants bordelais pressés d'investir leurs capitaux à leur porte, car l'argent ici a une bonne odeur, celle du pin. On ne cesse plus, jusqu'à nos jours, de vanter l'effet bénéfique de ces parfums, tant sur l'individu que sur l'ensemble de la société. « Les pins sont grands aujourd'hui, les marécages ont disparu avec la peste, la race des habitants se restaure, la beauté des bois attire l'étranger qui apporte maintenant l'or des villes » (M. Prévost « Les Arbres », *le Figaro* du 6 février 1910).

Reliquat maléfique du paganisme, fossile immobile d'un pays stérile, vecteur pernicieux d'odeurs toxiques, le berger, voué au silence de la barbarie, est une non-entité humaine et culturelle. Or cette non-entité est traitée comme l'épitomé de toute la société landaise dont il est, éternellement monté sur ses échasses, encore aujourd'hui l'emblème. Il en résulte que la société landaise dans son ensemble disparaît complètement aux yeux des allochtones. Tout est donc en place pour qu'on puisse essayer d'imposer une autre (agri) culture sans craindre les remords de l'ethnocide. Comme dans tous les mythes de peuplement, transformer la lande en zone de culture reviendra à humaniser la nature, commuer le désordre en ordre, transformer le sauvage en civilisé et finalement le païen en chrétien.

Le XIX^e siècle, une colonie intérieure

« Si l'on entend par civilisation l'état d'une société dont tous les membres jouissent de l'aisance que comporte leur capacité morale et physique, et au milieu de laquelle l'industrie et l'agriculture ont reçu tous les développements dont elles sont susceptibles,...il faut convenir que le peuple des Landes est bien

loin de cet état de prospérité, et qu'il est resté en arrière des progrès qu'on a remarqués dans le reste de la France » (Billaudel, 1837, p.23). L'archaïsme du mode de vie et l'absence totale d'industrie étaient, tout simplement, des insultes au génie humain.

Alors, ce que Dieu a raté, l'homme de science - pétri de l'idéologie technicienne qui se développe au XIX^e siècle - va désormais s'ingénier à le réussir : « Combien de siècles ne faudrait-il pas encore pour transformer ces déserts en un pays civilisé, si on les abandonne au cours naturel des choses ? » s'interroge l'ingénieur Billaudel en 1826 (cité par Toulgouat, 1974, p. 45). Il n'est pas neutre que ce soit un ingénieur qui dise les choses de cette manière. En effet, l'esthétique du sublime et l'idée qu'il revient à l'homme d'accomplir le projet divin inabouti dans les Landes ne sont pas confinées au monde des arts ; elles s'expriment, toujours en négatif, dans les études d'ingénieurs, de techniciens, de géographes, etc. qui donnèrent naissance à une trentaine de grands projets d'aménagement des Landes publiés entre la fin du XVIII^e et 1860 environ.

Désormais on ne décrivait plus les Landes pour faire peur mais pour en programmer la destruction, en s'appuyant sur l'ensemble des images négatives cumulées qu'on vient de rencontrer : la nature landaise n'est ni une nature-ressource car rien n'y pousse ; ni une nature-paysage car il n'y a rien à voir ou alors c'est très laid, très monotone, très triste ; ni une nature-culture puisque le pays est vide d'hommes dignes de ce nom, c'est-à-dire chrétiens et capables de faire preuve d'industrie.

Quand le mouvement romantique s'achève, on continue à découvrir le monde, non plus en s'efforçant de regarder autrement ce qu'on connaissait déjà, mais en cherchant des terres inconnues ; d'où la grande expansion coloniale du XIX^e siècle. Alors quand s'amorce la décadence de l'Empire colonial français mais que le goût de la découverte de terres inconnues n'est pas passé, le vide landais entame une nouvelle carrière.

Les Landes deviennent une terre exotique vierge où il s'agit de « hâter la régénération de toute une contrée dont l'amélioration équivaldra pour la France à la conquête paisible d'une province » (Billaudel, 1837 ; p.2). L'avènement de l'idéologie « missionnaire » qui veut faire pénétrer le progrès technique jusqu'au fin fond des campagnes constitue le tournant idéologique décisif qui

mène à la loi de 1857. Les Landes deviennent donc une colonie intérieure sur laquelle on raisonne à travers des clichés déterminés par l'expérience coloniale de la France hors de ses frontières. Et, tout comme dans les colonies d'outre-mer, le développement des Landes passera par l'installation de colons sur des parcelles géométriques, dessinées au cordeau et destinées à la culture extensive d'un produit d'exportation, en l'occurrence la résine extraite du pin, avec une faible valeur ajoutée par la transformation sur place et au détriment des cultures vivrières.

En 1772 le mot « désert » est lancé pour la première fois par l'ingénieur géographe Flamichon, mot toujours repris depuis pour qualifier les Landes d'avant 1857, sous différentes formes qui évoquent les colonies françaises ; les Landes sont ainsi la « Libye », « l'Arabie », le « Sahara français. » Les conséquences de l'emploi du mot « désert » sur la nature des expériences de mise en valeur des Landes sont intéressantes. L'expérience coloniale africaine et orientale nous l'a appris, un désert de sable est, nécessairement, chaud et sec. Et c'est bien ce que voyaient les visiteurs dans la lande en été quand ils y souffraient de la chaleur et de la soif. De là les tentatives d'élevage de dromadaires en 1806, ou de culture d'arachides en 1803, qui n'ont résisté ni à la pluie ni au froid.

Ceux qui traversaient le pays l'hiver voyaient au contraire une lande couverte d'eau ; ils en concluaient que cette eau pourrait entretenir de vastes et vertes prairies pour un élevage plus productif que celui de la traditionnelle et maigre brebis landaise. En conséquence de quoi on a tenté l'acclimatation de buffles en 1806 ou de mérinos en 1804 par exemple, qui n'ont supporté ni l'humidité hivernale ni la sécheresse estivale.

Toutes ces expériences ont échoué du fait que dans les Landes il y a toujours trop ou pas assez d'eau et que, si le climat est tempéré, il gèle cependant plus souvent que dans le bassin parisien par exemple. En fait, qu'il s'agisse du régime des eaux, de celui des températures ou des saisons, il est bien difficile de faire entrer les Landes dans des schémas familiers trop simplistes ; difficile de les définir par un seul mot : ni désert, ni zone humide ne peuvent suffire à rendre compte de la réalité géologique du sol landais. Ce qui nous intéresse ici, c'est la démarche expérimentale, qui se voulait pourtant imprégnée du pragmatisme britannique, ne s'appuyant pas sur une analyse sérieuse du

terrain mais bien plus sur une expérience acquise ailleurs et artificiellement plaquée, par le biais de mots inadéquats, sur la réalité landaise.

Conclusion

Engendrer le mouvement en facilitant les communications et les transports, faire entendre le bruit des activités humaines dans la forêt, dans les forges des artisans, dans les scieries et dans les usines de distillation, imposer la verticalité du pin sur la platitude de la lande, diffuser de bonnes et saines odeurs, tels étaient les objectifs sensoriels de la loi impériale de 1857 qui répondait aussi à des choix économiques, moraux, démographiques et politiques, structurés par les courants culturels depuis le Moyen Âge.

Seule une partie de ces objectifs a été atteinte. En effet, paradoxalement, on n'a pas installé de pinède dans les zones les plus marécageuses car le pin y pourrissait comme le reste ; il n'a donc pas pu jouer son rôle salvateur sur les zones les plus insalubres mais on a curieusement cessé d'évoquer les marécages dès que la pinède, création de l'homme, a dominé le paysage. Comme si l'éradication des bergers qui incarnaient l'insalubrité physique et morale avait suffi à revaloriser l'ensemble du territoire. Il faut relever un autre paradoxe : un marais ne se met à puer que lorsqu'on entreprend de remuer la vase, ce qu'on n'a fait que pour creuser les canaux de drainage destinés à favoriser le pin. C'était la preuve, mais par l'absurde seulement, que le sol recélait bien les miasmes putrides qu'on y soupçonnait et dont la nocivité reste encore à démontrer⁶. Par ailleurs, la prospérité infinie que devait apporter l'exploitation de la résine n'a duré qu'une cinquantaine d'années avant que la forêt ne tombe finalement, vers 1975, dans un silence plus total que jamais et perde une grande partie des saints parfums que diffusaient les gemmeurs. Enfin, de l'enrésinement et du développement économique on escomptait un développement démographique pour combler le vide spatial. C'est en fait l'inverse qui s'est produit. Entre 1831 et 1975, la Grande Lande a perdu environ

⁶ Rien ne permet en effet d'affirmer que les fièvres intermittentes dont souffraient les landais étaient du paludisme car si on parle souvent de ces fièvres on ne parle pas de moustiques pourtant seuls vecteurs du paludisme. En outre, la plupart des zones humides sont asséchées l'été, entraînant la mort d'éventuelles larves dont on voit mal, par ailleurs, comment elles pourraient survivre aux fréquents gels annuels.

50% de sa population. De sorte que la culture du pin a véritablement créé le vide humain puisqu'on est aujourd'hui au-dessous des seuils de désertification avec 6 ou 7 habitants au kilomètre carré.

La lecture d'un environnement filtrée par des schémas culturels importés a donc eu pour effet, au bout du compte, de créer le « vide » humain, industriel et sensoriel qui avait pourtant motivé les grands aménagements du XIX^e siècle.

Bibliographie

- ARNAUDIN, F., 1988. Un jour sur la Grande Lande, 1^{re} édition 1920, *L'Horizon Chimérique*, Bordeaux.
- BILLAUEDEL, J. B., 1837. *Les Landes en mil huit cent vingt-six ou esquisse d'un plan général d'amélioration des Landes de Bordeaux-à joindre au projet de canal proposé par M. Deschamps*, Bordeaux.
- BOUSSINOT, R., 1976. *Vie et mort de Jean Chalosse, moutonnier des Landes*, Livre de Poche.
- CORBIN, A., 1986. *Le Miasme et la Jonquille*, Champs/Flammarion.
- DESBIEY, G., 1776, 1991. *Mémoire sur la meilleure manière de tirer partie des Landes de Bordeaux* in *Trois Mémoires d'un précurseur méconnu*, Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch/Ministère de la Culture.
- LUGINBUHL, Y., 1989. Paysages-Textes et représentations du paysage du siècle des Lumières à nos jours, Paris, *La Manufacture*.
- ROBIC, M.C., 1992. Du milieu à l'environnement-Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance, Paris, *Economica*.
- DE SAINT-AMANS, J.F., 1818, 1988. Voyage agricole, botanique et pittoresque dans une partie des Landes de Lot et Garonne et de celles de la Gironde, *L'Horizon Chimérique*, Bordeaux.
- SARGOS, J., 1984. *Voyage au cœur des Landes*, Jacques Sargos éditeur.
- SARGOS, R., 1943. *Contribution à l'histoire du boisement des Landes de Gascogne*, Editions Delmas, Bordeaux.
- TOULGOUAT, P., 1974. *Nouvelle contribution à l'étude des échasses*, Bulletin de la Société de Borda, Aire-sur-l'Adour.
- TRAIMOND, B., 1992. La pellagre dans les Landes de Gascogne au XIX^e siècle in *Ethnologie Française*, 1.

Travaux de la Société d'Écologie Humaine

Pavillon de Lenfant, 346 route des Alpes
13100 Aix-en-Provence

Directeur de la Publication : Nicole Vernazza-Licht

Déjà paru :

L'homme et le lac 1995

À paraître :

Urbanisation et environnement dans les pays en développement 1997

L'homme et la lagune 1998

Cet ouvrage est issu, pour l'essentiel, des travaux présentés aux 7^e journées scientifiques de la S.E.H. qui se sont déroulées à Aix-en-Provence les 19 et 20 mai 1995.

Il a bénéficié du soutien financier de l'Observatoire du Littoral Nord-Pas-de-Calais.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1997

ISBN : 2-9507852-7-1

Tous droits réservés pour tous pays

© Editions de Bergier

476 chemin de Bergier 06740 Châteauneuf de Grasse

IMPACT DE L'HOMME SUR LES MILIEUX NATURELS

Perceptions et Mesures

Éditeurs scientifiques

Patrick Baudot, Daniel Bley, Bernard Brun,
Hélène Pagezy, Nicole Vernazza-Licht

Travaux de
la Société
d'Ecologie
Humaine



1996